système représentatif, associé comme de lui-même à l'exercice de l'autorité politique.

La LÉGITIMITÉ était donc une expression de liberté, et en disparaissant du droit public, elle a laissé les peuples sous l'arbitraire de la force.

L'Europe a besoin de revenir à une si simple notion de droit public. Il y va de sa liberté et de sa vie.

Et par ce peu de mots on voit que si nous appelons un congrès, c'est que nous lui attribuons surtout celle de sauver toute l'Europe. LAURENTIE.

(*Univ.*)

BAZAINE DUC DE LORRAINE.

Sous ce titre nous lisons dans la *Décentralisation* :

Un officier de l'armée de Metz, parvenu à s'échapper et fort au courant des menées de Bazaine, affirme l'existence d'une combinaison fantastique à l'aide de laquelle l'astucieux comte de Bismark aurait ébloui l'intrigant maréchal.

Non-seulement, dit-il, Bazaine négociait pour amener la restauration de la dynastie impériale, mais encore, et cela n'a pas été révélé, il se berçait de l'espoir d'être nommé duc-régnant de la Lorraine et de l'Alsace, formées en état neutre comme la Belgique !

La Prusse l'entretenait dans cette illusion et ce n'est qu'après avoir acquis la certitude qu'il avait épuisé ses provisions que le prince Frédéric-Charles a fini par lui imposer les conditions honteuses de la capitulation de Sedan.

Le *Nouvelliste de Rouen* ajoute un détail curieux sur lequel il importe d'insister; c'est que le général Bourbaki était depuis longtemps au courant des projets de Bazaine et qu'il faisait au maréchal une opposition des plus vives. On avait même répandu dans Metz le bruit que dans un conseil de guerre, Bourbaki s'était emporté au point de frapper le maréchal Bazaine à la figure. Comme le général Bourbaki était parti et qu'on ne l'apercevait plus dans la ville, la milice fit une manifestation en armes pour demander où il était et voulut visiter les prisons pour le délivrer, car on croyait qu'il avait été arrêté. On avoua alors que Bourbaki avait été chargé d'une mission et tout le monde fut d'accord pour dire que cette mission n'avait été qu'un prétexte pour l'éloigner de Metz, attendu qu'il contrariait les projets de Bazaine.

L'officier d'artillerie qui révèle ces faits offre de les prendre sous la responsabilité de sa signature. N'y a-t-il pas là une énigme à éclaircir, et le Gouvernement ne devrait-il pas accepter les moyens qui se présentent de faire la lumière sur le mystérieux incident de la capitulation de Metz ?

On lit dans la *Revue Suisse* :

Une armée en pays ennemi qui respecte les propriétés privées, comme le roi Guillaume dans sa proclamation au peuple français avait promis de le faire, une armée qui n'impose aucune charge aux habitants et qui paie comptant ce qu'elle requiert pour sa subsistance, a, sans conteste, le droit d'exiger en revanche, des habitants du pays occupé, une stricte neutralité et de punir rigoureusement toute violation de cette neutralité. Cette manière de conduire la guerre serait politiquement digne de considération, rendrait la guerre plus humaine et plus courte, imposerait au vainqueur moins de dépenses et de pertes d'hommes et ne laisserait pas derrière elle parmi les peuples, cette haine redoutable et ce ressentiment qui se transmet de génération en génération et qui presque toujours amène une guerre de vengeance et de représailles sanglantes après avoir longtemps épuisé les peuples par des armements excessifs.

En revanche, une armée qui, par un pillage, organisé ou sauvage, ou par des réquisitions qui n'étant pas payées ne sont au fond rien autre chose que le pillage, a ruiné un pays, doit, par cela même, s'attendre à trouver de la résistance et à en accepter les conséquences. Pour les populations dépouillées l'ennemi n'est pas autre qu'un voleur contre lequel elles ont le droit de défendre leur avoir et leur bien chaque fois qu'elles en trouvent l'occasion, et c'est là un droit qu'aucune proclamation ne saurait ravir.

Qu'ils aient ou non sur le corps un drap multicolore, les habitants sont des belligérants et doivent être traités comme tels, lorsqu'ils font usage du droit de légitime défense. Fusiller de sangfroid, prendre et incendier de propos délibéré sous le prétexte de représailles, c'est un véritable crime, car une armée qui a recours à ce moyen de se ravitailler est obligée pour le faire de déployer une force suffisante pour décourager toute résistance. Si elle ne le fait pas, elle doit accepter les conséquences de sa conduite et ne pas user de représailles injustifiables. Même dans la guerre, le devoir marche toujours avec le droit et il n'y a pas de loi écrite qui puisse jamais s'élever contre le sentiment de justice que chaque homme porte dans son sein. Quiconque agit autrement se crée chaque jour à lui-même des difficultés et des périls croissants.

L'expérience paraît déjà avoir en peu de temps instruit la Prusse à cet égard. Dans le Nord de la France les Prussiens voulaient appliquer le premier système en déclarant que dans les endroits qui ne leur opposeraient aucune résistance, ils paieraient comptant tout ce qu'on leur fournirait. Ils faisaient connaître leurs prix, des prix acceptables, soit dit en passant, promettaient aux propriétaires à la ville et à la campagne toute protection, et engageaient les paysans à apporter tranquillement leurs provisions au marché.

Mais il était trop tard. La conduite adoptée par les Prussiens au commencement de l'invasion avait déjà soulevé contre eux une haine furieuse, et ils ont donné à cette haine un nouvel aliment en infligeant à leurs promesses un démenti qui devait en détruire l'effet, démenti qui jurait étrangement avec la protection que le roi avit promise à la propriété particulière. Ils frappaient chaque commune qui opposait quelque résistance de lourdes contributions de guerre, et punissaient par l'incendie chaque village où les troupes allemandes perdaient quelques soldats. Le général Von der Tann proclamait à Longjumeau que la seule présence des francs-tireurs serait le motif d'une punition exemplaire. On connaît aussi l'ordonnance publiée par le comte Mecklembourgeois de Kaïlden. Vouloir qu'un corps constitué régulièrement, qui fait un service semblable à celui des uhlans allemands, soit mis de cette façon hors la loi, demander aux paysans de trahir et de chasser leurs défenseurs, leurs frères, ou d'être punis de leur présence qu'ils ne peuvent pas empêcher ou que, s'ils le pouvaient, ils ne devraient sans se rendre coupables de trahison envers le pays, c'est là un système que personne en France ne saurait jamais accepter et qui, bien loin de briser la résistance, lui a donné plutôt une nouvelle impulsion.

Le siége de Paris.

La *Patrie*, dans son édition de Poitiers, reproduit la lettre suivante qui lui est parvenue, ces jours-ci, par ballon :

« Paris est, dans la journée, exactement comme en temps ordinaire : voitures, omnibus, bateaux circulent. Le soir est triste à partir de dix heures seulement ; on ferme les cafés à cette heure-là ; on n'allume plus qu'un bec de gaz sur deux. Pas un crime, pas un vol un peu accentué : on est plus honnête que jamais ! Des locomobiles montent l'eau de la Seine ou celle des puits artésiens, et cela ne fait pas de différence pour les habitants. Je suis très-occupé pour la salubrité, et ce travail m'a amené à rendre un service. Le sang des abattoirs empoisonnait les égouts ; j'ai obtenu de le faire recueillir. J'ai trouvé un fondeur qui, avec le suif de bœuf et celui de mouton, fait une graisse tout à fait sans saveur. Nous avons été, avec deux membres d'une commission nommée à cet effet, chez Bignon, qui nous a fait cuire des œufs, frire des pommes de terre, préparer de la viande avec cette graisse : c'était excellent !

A partir d'hier, cette graisse est livrée aux boucheries municipales pour remplacer le saindoux, qui manque à peu près, et le beurre, qui atteint des prix fantastiques. Cette graisse, mêlée à des oignons et du sang des abattoirs, fournit d'excellents boudins, dont on a vendu hier 8,000 kilogrammes. Cela vient fort en aide aux 100 grammes de viande qu'on donne à chacun. On a fort bien fait de prendre cette mesure, grâce à laquelle nous aurons de la viande fraîche jusqu'à la fin de novembre. Ajoute à cela le cheval, dont le monde raffole, et tu verras que nous sommes fort heureux ! C'est à peine si l'on se figure que l'on est bloqué !

» Le boudin s'enlève ; on n'en a jamais assez, ainsi que les terrines que j'ai composées par un mélange de foie, de sang et de riz. Je cherche maintenant des industriels pour retirer la gélatine des os, et je vais réussir.

» La viande durera beaucoup plus de temps qu'on ne le supposait, parce que l'on s'est mis à manger du cheval (économie de fourrage). C'est vraiment très-bon. J'ai dîné chez M. D..., où nous avons mangé des côtelettes d'âne, avec du riz et du filet de cheval. Vous en rirez, mais nous trouvons cela très-bon.

» Par ces divers moyens, il y aura du pain, du café, du vin, du riz, des pâtés et de la viande pour plus de trois mois encore. J'ai toujours eu du bœuf et du mouton, parce que, ne mangeant pas toujours à la maison, mes provisions s'accumulent ; j'ai des conserves à déguster, du boudin, des terrines de foie à volonté. Je donne de tout cela aux ouvriers pauvres... »

L'ambassadeur de Portugal est passé hier à Rouen ; il a quitté Paris il y a une huitaine de jours et a mis ce temps pour arriver dans cette ville. L'ambassadeur a affirmé qu'au sortir des fortifications de Paris, les Prussiens lui auraient fait faire le tour de la capitale en lui faisant remarquer la quantité prodigieuse de leurs canons.

L'ambassadeur est reparti par le chemin de fer du Nord ; il se rendrait, paraît-il, à Valenciennes.

UN CAMP DE PRISONNIERS FRANÇAIS.

Un journal allemand contient une description intéressante d'un camp de prisonniers français établi près de la petite ville de Wesel, dans le Rœmerwaard, île du Rhin entourée par un bras de fleuve étroit et souvent à sec pendant les basses eaux. Là sont de longues rangées de tentes élevées, dont chacune loge quinze hommes. Le camp est entouré de baraques de bois qui servent d'ambulances provisoires, de boutiques, d'abattoirs, de cuisines, etc. Sur les retranchements de la forteresse sont postés des canons dont la bouche est tournée vers le camp, pour bien faire comprendre aux prisonniers leur position. Des sentinelles sont postées de distance en distance, et il n'y manque pas même le uhlan redouté, qui se montre de temps en temps aux prisonniers et fait le tour du camp à cheval.

Cette petite ville militaire offre un tableau aussi animé qu'intéressant. La plupart des rues sont ornées de petits jardins que les habitants de chaque tente ont dessinés et plantés, en vrais descendants de Le Nôtre. Ces jardinets offrent toute espèce de dessins, d'arabesques et de figures, où celle du « cœur » domine. Les bordures sont formées par des pierres de couleurs différentes, là où l'on a pu en trouver, par des fleurs ou des plantes vertes et rampantes. De gracieux moulins à vent, délicatement travaillés et peints de diverses couleurs, comme on en met dans les champs de lupins, se dressent au milieu des jardinets, et, par le battement de leurs ailes effarouchent les moineaux. Un artiste, doué d'un talent original, sans autres ressources que des ficelles et des morceaux de bois, a construit divers petits appareils mécaniques que la moindre brise met en mouvement et qui excitent l'étonnement des nombreux spectateurs. Devant d'autres tentes, nous trouvons toutes espèces de constructions « monumentales, » des pyramides, des colonnes revêtues de gazon vert, des grottes où se cachent divers bimbelots élégants.

Au milieu de ces tentes, de ces jardins, de ces monuments, fourmille et s'agite un monde soldats de ligne, de chasseurs, d'artilleurs, de hussards, toujours en mouvement, ou des causeries intarissables sont accompagnées des gestes les plus animés. Dès le lever du soleil, les tentes se replient et leurs habitants s'étendent sur les couvertures déployées, les uns écrivant, les autres réparant les dégâts de leur costume, d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, se livrent aux douceurs du *farniente*.

Nous trouvons un groupe occupé à un *jeu de dames* improvisé. Un autre tue le temps à l'aide d'un jeu de loto non moins ingénieusement arrangé. Quelques-uns jouent avec des boulets et des quilles qu'ils se sont fabriqués eux-mêmes.

Les turcos et les zouaves ne manquent pas non plus, et nous en possédons même quelques types qui fournissent d'excellents sujets d'étude aux peintres de l'école de Dusseldorf, venus exprès pour les voir. Depuis le kabile bronzé, jusqu'au nègre d'un noir foncé, nous avons toutes les nuances possibles dans les turcos. Quelques-uns se promènent aujourd'hui dans une paire de pantalons allemands, parce que leurs larges pantalons jupons ayant souffert de graves avaries ne répondaient pas aux exigences du climat, ni à celles de la décence.

Le bonnet militaire prussien, enfoncé jusque sur la nuque, fait aussi un étrange figure sur la tête à demi-rasée de ces vrais enfants du désert.

Parmi les Français proprement dits, nous rencontrons quelques types splendides du vieux « troupier, » dont les médailles attestent qu'ils ont fait les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique.

D'étranges pensées doivent traverser la tête de ces hommes, quand ils ont devant les yeux, tout le long du jour, le Rhin, ce fleuve qui a été le but de leur ardente ambition, et, quand ils comparent le passé avec le présent. Encore aujourd'hui, ils veulent à peine croire à la chute de Strasbourg ; et, pour ce qu'il est de Paris, un vieux sergent me répondit, avec un clignement de l'œil ineffablement dédaigneux : « Monsieur, je vous donne une année entière, et vous ne l'aurez pas. »

A côté de ce vrai soldat, il se trouve aussi, dans cette foule bigarrée, quelques figures piteuses et quelques types moins héroïques que nos *landwherhrmœnner*, chargés de la garde du camp, ne regardent qu'avec un certain mépris. On les voit toujours en mouvement, se glissant par bande dans les près, ramassant des racines et des herbes « pour leur salade, » et remplissant leurs poches de gros escargots, qui sont pour eux un morceau délicat.

Ceux qui font la meilleure impression sont les artilleurs, grand gaillards, calmes et posés, la plupart venus de l'Alsace et de la Lorraine, et qui servent d'interprètes entre leur compatriotes et les Allemands.

Ces artilleurs rendent de grands hommages, à l'artillerie allemande, dont ils louent surtout la sûreté dans le tir et la rapidité dans les manœuvres. « A peine étions-nous en batterie, disent-ils, vlan ! Nous voilà démontés. »

Le vrai chic français est représenté par quelques jeunes sergents, nets, proprets, tirés à quatre épingles, et qu'on voit se promener les deux mains dans les poches, ce qui paraît être de rigueur chez le soldat français. Leur extérieur et leur démarche indiquent bien qu'ils ont reçu une éducation supérieure au *pioupiou*, mais aussi qu'ils ont atteint le plus haut degré de la vanité personnelle.

Au point de vue ethnographique, comme au point de vue militaire, moral et philosophique, cette « réduction » de la nation française offre à l'observateur attentif l'occasion d'études extrêmement intéressantes.

Outre le camp de Wesel, il y en a encore un autre à Erfurth, composé à peu près de la même façon.

LES PRUSSIENS A ORLÉANS.

La barbarie et la cruauté à froid forment à tel point le fond du caractère prussien, que l'on en trouve des marques épouvantables même dans leurs services d'humanité. Leurs médecins ne soignent les blessés que pour autant qu'ils supposent pouvoir les guérir rapidement : si les blessures semblent mortelles, si elles paraissent devoir exiger des soins trop longs ou trop peu dispendieux, ils ne songent plus qu'à une chose, à accélérer le dénouement final. C'est ce que par un euphémisme effroyable, ils appellent « *épargner des souffrances inutiles.* »

A Orléans, dix de leurs soldats gravement blessés se trouvèrent atteints du typhus, le médecin jugea que cette complication devait être fatale pour ces malheureux, il les fit placer dans une salle séparée, et les fit enfermer après avoir laissé à leur disposition un verre rempli d'un breuvage savamment préparé et contenant un narcotique destiné à mettre fin à leurs souffrances. Le lendemain tous les dix étaient morts ; on leur avait ÉVITÉ DES SOUFFRANCES INUTILES ; et le médecin, lui, s'était évité la fatigue de soigner des malades ne lui présentant pas assez de chances de guérison pour que cela en valût la peine.

Il n'est pas un médecin français qui osât se poser ainsi en arbitre de la vie de ses semblables, même sans espoir ; il disputerait pied à pied à la mort la vie du malade confié à ses soins, et souvent la nature, venant en aide à sa science, se chargerait de justifier la raison humanitaire de son procédé ; — il est vrai que le Français écoute son cœur ; tandis que l'Allemand écoute sa tête ; l'un sent, l'autre compte. — Voilà toute la différence.

Dans la bataille de Coulmiers, les mobiles du Puy-de-Dôme de la Dordogne, ont fait l'admiration de l'armée ; ils ont manœuvré sous le feu avec un sang-froid digne des plus vieilles troupes, et à voir la précision de leurs mouvements, on aurait pu croire qu'ils étaient à une simple parade.

Les Bavarois, retranchés dans les bois de la Renardière, dirigeaient sur nos troupes un feu de mousqueterie des plus meurtriers; il fallait les en déloger ; un bataillon de mobiles s'élança, et, sans daigner répondre au feu qui le décimait, il arriva sur l'ennemi à la baïonnette, et par une charge des plus brillantes, il s'empara de la position.

L'ennemi s'était retranché dans le village de Coulmiers : il avait élevé à l'entrée des rues de fortes barricades défendues par du canon; l'infanterie s'était placée à l'abri dans les maisons et les fermes, dont elle avait crénelé les murs, et d'où elle pouvait sans sans risque ajuster nos soldats. Il fallait cependant occuper cette position pour décider les succès de la journée. Un régiment s'élance : il est accueilli par une grêle de balles et d'obus qui tue ou blesse plusieurs hommes, et jette le trouble dans les rangs. Pendant un instant les soldats hésitent ; mais la voix et l'exemple de leurs officiers les raniment ; les rangs se reforment, et c'est au pas de course qu'ils abordent les retranchements de l'ennemi qui furent enlevés aux cris de : « Vive la France ! »

Pour arriver sur le champ de bataille, où ils devaient particulièrement se distinguer, les mobiles de la Dordogne avaient fait deux jours de marche forcée ; le matin, ils maugréaient contre la pluie, la boue, et les mauvais état des routes ; le soir, malgré le manœuvres faites pendant la bataille, toute trace de fatigue avait disparu, chassée par le plaisir du succès ; et ce fut en chantant qu'ils se remirent en marche pour aller camper aux avant-postes.

Un fait à la fois touchant et caractéristique, c'est qu'après l'affaire, soldats et officiers ne s'abordaient, qu'en disant : « *Allons, le général doit être content.* »

L'heureuse issue de ce premier engagement a donné à tous ces braves enfants, un élan et une confiance en eux-mêmes, qui a décuplé leur force; et ils brûlent maintenant d'en venir aux mains avec un ennemi qui leur paraît moins redoutable depuis qu'ils l'ont vu en face.

Le service des ambulances a été parfaitement servi, et dès le soir même tous les blessés avaient été relevés et avaient reçu un pansement. Plusieurs mobiles ont donné là encore une preuve non équivoque de leur courage et de leur énergie. Aucun n'a voulu se laisser chloroformer, et l'un d'eux, dont l'avant-bras avait été brisé par un éclat d'obus tint lui-même la bougie pour s'inquiéter de diriger la lumière de façon à faciliter constamment le travail du chirurgien.

L'armée de la Loire a bien mérité de la Patrie ; la France reconnaissante n'oubliera jamais que c'est à cette armée qu'est dû le premier succès qui soit venu interrompre le cours de nos malheurs. Gloire donc à elle, et gloire aussi au chef qui la commande et a su la mener à la victoire. — L. de Langre.

LES CANONS PRUSSIENS.

Nous avons parlé à diverses reprises des canons Krupp ; un article de l'*International* nous donne occasion d'y revenir. Cet article commence par rappeler que lors de l'Exposition, nous ne voulûmes pas voir ces nouveaux canons dont les Prussiens nous avaient envoyé un spécimen. La presse parisienne se livra à leur égard à une multitude de plaisanteries. Un seul journal, *la France*, fit des réflexions sensées à ce sujet, et nous montra le danger.

« Ces réflexions, poursuit *l'International*, furent à peine entendues, le génie français avait condamné le canon Krupp, sans se douter certainement que c'était cette même arme qui devait quelques années plus tard lutter victorieusement contre nous.

» Cet aveuglement est d'autant plus inouï que M. Krupp n'avait, pour ainsi dire, presque rien inventé ; il avait seulement perfectionné un système adopté depuis plusieurs années déjà par les Américains pour les canons de leurs monitors, et la flotte française en avait elle-même quelques spécimens. Il ne s'agissait que d'approprier l'arme à un service de rempart et de campagne ; mais nos officiers d'artillerie, effrayés sans doute de l'aménagement dont ils avaient été témoins de ces pièces à bords des vaisseaux, c'est-à-dire des chemins de fer et des plates-formes tournantes qu'elles nécessitent pour leur manœvre ainsi que des palans à l'aide desquels on hisse jusqu'à la chambre du canon les boulets et les gargousses ; ces officiers n'ont pas voulu s'inquiéter des modifications à apporter à l'arme pour en rendre l'usage facile à terre, ou peut-être même, ce qui n'est pas moins déplorable, n'ont pas cru ces modifications possibles.

» La vue du canon Krupp ne les a pas éclairés ; un seul homme, un étranger, un Belge, le général Chazal, avait lui, du premier coup, apprécié la valeur du canon prussien, et il ne cacha pas à M. Rouher, un jour qu'il dînait chez cet homme d'Etat, combien il était surpris de l'indifférence que manifestaient les officiers français à l'égard du canon Krupp. Le président du conseil des ministres répondit au général Chazal qu'il avait peut-être raison, mais qu'il avait bien assez de tout ce qu'il était chargé, et que l'artillerie regardait le maréchal Niel. Sur l'observation de son interlocuteur qu'il devrait attirer lui-même l'attention de son collègue de la guerre sur la nouvelle arme, M. Rouher lui dit :

« — Ah ! je serais bien reçu du maréchal, qui n'aime pas qu'on se mêle de [illegible] et il ne se gênerait en aucune façon [illegible] m'envoyer au diable. Vous, au contraire, qui êtes bien avec Niel, parlez-lui-en, ou faites part de vos observations à l'Empereur, qui sera très-heureux de vous écouter. »

» Quelques jours se passèrent, le général Chazal vit l'Empereur et s'efforça de lui démontrer toute la supériorité du canon prussien ; M. Rouher le lui rappela un jour, peu d'instants avant l'ouverture du conseil des ministres, et l'Empereur interpella le maréchal Niel à ce sujet, sans cacher que M. Rouher, qui n'était pas encore présent, le lui avait recommandé.

» Ainsi que le président du conseil l'avait dit au général Chazal, le maréchal prit fort mal la chose, et répondit vivement :

» — Quoi, M. Rouher s'occupe de canons ? Il ne trouve pas que ce soit assez pour lui d'être ministre de l'intérieur, des affaires étrangères, de la justice, du commerce et des finances, il veut encore être ministre de la guerre ? Je n'ai plus alors qu'à laisser là mon portefeuille, Votre Majesté n'a que faire de ses maréchaux. »

L'Empereur, avec cette faiblesse qu'il avait pour tous ceux qui l'entouraient, faiblesse qui l'a perdu et a précipité la France dans l'abîme, s'empressa de calmer le maréchal Niel, et jamais il ne fut plus question du canon Krupp jusqu'au moment où nos malheureuses armées l'entendirent tonner sur les hauteurs de Reischoffen.

« Que nos généraux d'aujourd'hui ne se fassent donc pas d'illusion ; la véritable force de la Prusse n'est pas dans sa masse de combattants, mais dans la puissance de son artillerie, et c'est seulement lorsqu'ils pourront opposer à nos ennemis des batteries nombreuses et du même système, qu'ils combattront contre les armées prussiennes à armes égales. Que nos gouvernants laissent donc le champ libre à l'industrie privée, à l'initiative industrielle, et que les fautes du passé nous sauvent au moins des fautes de l'avenir.

» S'il est impossible ou seulement difficile à nos arsenaux de construire des canons Krupp, comment n'a-t-on pas encore songé à utiliser les pièces de 24 cent. qui arment nos frégates cuirassées ? Ces canons se chargent par la culasse comme l'arme prussienne. Ils sont du même diamètre et il suffirait d'y adapter des affûts de campagne et de remparts La marine peut encore fournir un grand nombre de canonniers familiarisés avec ces engins, surtout maintenant que les mauvais temps ont rapidement rendu impossible toute opération sur les côtes de la Prusse, et on sait déjà, par ce qui se passe sous les forts de Paris, quels habiles artilleurs sont les canonniers brevetés de notre flotte. »

INFORMATIONS ET NOUVELLES

L'*Echo du Luxembourg* raconte ainsi ce qu'il appelle la « prise de la forteresse de Longwy par trois uhlans... français. »

Trois militaires de Longwy profitèrent d'une sortie faite par la garnison pour aller passer quelques doux moments près de leurs parents habitant... à proximité de Longwy. Après s'être reconfortés au sein de la famille, ils reprirent le chemin de la forteresse, et en passant par le village de... ils apprirent que trois uhlans étaient logés chez un bourgeois de ladite localité.

Ils résolurent de leur livrer combat.

Ils s'approchent avec prudence de la maison occupée par les uhlans, entrent et trouvent nos uhlans l'un occupé à faire la cour à la donzelle du logis, les sentiments ne connaissent pas de frontière ; l'autre était dans les bras de Morphée et le troisième, un sous-officier, rêvait à la patrie absente.

Le combat fut court et la victoire cette fois resta à la France. Les vainqueurs s'emparèrent des montures, des armures et se coiffèrent du casque-paratonnerre si célèbre aujourd'hui. Ainsi costumés ils reprirent leur course.

Le hasard, qui ne fait jamais à demi les choses, voulut que l'artillerie, l'infanterie et la douane prissent le frais sur les glacis lorsque nos trois braves débouchèrent sur la route de Rehon. Tout à coup est poussé le cri : Les uhlans ! les uhlans ! et tout le monde de prendre la poudre d'oscampette. Cavalerie, infanterie, bourgeois se bousculaient à plaisir. C'était à qui arriverait premier à cette course effrénée, et, comme toujours en pareil cas, plus on se hâtait, moins on avançait, et les terribles uhlans, eux, avançaient toujours, toujours. Les cœurs battaient à rompre les enveloppes les plus solides. Enfin, pendant quelques instants, ce fut un beau désordre.

Les rues se vident. Les uhlans entrent au galop, traversent quelques rues et mettent pied à terre sur la Grand'Place. Là, ils ôtent l'enveloppe prussienne, et montrent leur costume de mobile ; malgré cela, ils ont de la peine à se faire connaître.

La panique fut grande.

Les explications données par les faux uhlans eurent pour effet de dilater les cœurs et un fou rire s'empara de la galerie. Un qui ne rit pas fut le commandant qui fit conduire nos trois farceurs en prison où ils pourront penser à de nouveaux exploits.

Plusieurs négociants d'Orléans sont arrivés à Nantes, afin de s'approvisionner en hâte, leur ville étant sur le point de manquer de tous les objets qui entrent dans l'alimentation publique.

En confirmant les résultats de la victoire remportée par nos troupes, ils ont appris que l'on avait fait, dans les caves d'Orléans, un assez grand nombre de prisonniers.

Ce sont des Bavarois et des Badois, qui, las de la guerre, n'avaient pas voulu suivre l'armée allemande dans sa retraite, préférant tomber aux mains des Français que de poursuivre une lutte qui les épuise.

On écrit de Toulon :

« Depuis les premiers jours du mois de novembre, les gens nerveux présageaient un